

cès qu'on en espérait. Par le traité de paix conclu à Salbey, le 18 mars 1782, la cour de Pounah recouvra les provinces qu'on lui avait enlevées ; mais elle abandonna pour toujours Salsette. Elle céda également Barokia, qui avait été promis à Scindia s'il réussissait à rapprocher les parties belligérantes, et qui lui fut en effet donné par le conseil suprême aussitôt qu'il l'eut mis en état de réunir tous ses moyens contre la formidable confédération formée au Coromandel.

xxx.
Guerre des
Anglais avec
Haïder - Aly.

L'acte qui devait terminer les différends des Anglais et des Marattes n'était pas encore ratifié, lorsqu'en septembre Humberton fut chargé d'attaquer les états que Haïder possédait au Malabar. Ce brave officier, après quelques avantages facilement obtenus sur la côte, pénétra dans l'intérieur des terres. Il y avait fait des progrès rapides, et il pouvait s'en promettre de plus grands, si Tippo-Saïb ne fût arrivé à la tête de trente mille hommes pour couvrir ou pour recouvrer les provinces de son père. Devant des forces si supérieures il fallut rétrograder jusqu'à Paniano. A peine avait-on eu vingt-quatre heures pour s'y retrancher, qu'on fut attaqué par une armée qui ne manquait ni d'expérience ni de discipline, et qui de plus était encouragée par l'exemple de mille Français commandés par le célèbre Lalley. Cependant ces cohortes si nombreuses et si aguerries furent repoussées par un petit nombre de bataillons, et obligées de renoncer à leur entre-

prise, laissant le champ de bataille jonché d'un grand nombre de leurs morts. Quelques jours après cette action sanglante, Tippo reprit le chemin du Carnate, soit qu'il y crût sa présence nécessaire, soit qu'il voulût s'éloigner du théâtre où il avait si malheureusement combattu.

On n'avait pas été plus tôt instruit à Bombay du danger où se trouvait Humberton, que Mathews avait été envoyé à son secours avec tout ce qu'il avait été possible de rassembler de troupes. A son débarquement à Goa, ce général apprit la victoire du détachement, la retraite de Tippo, et la mort d'Haïder. Les circonstances pour agir ne pouvaient jamais devenir plus favorables. Dans le mois de janvier 1783, il emporta d'assaut ou prit par capitulation Merguy, Onore, Condapore, et se rendit maître des gorges des montagnes qui du côté de la mer couvraient la capitale du Canara, connue anciennement sous le nom de Beduore, qu'elle avait perdu depuis peu pour porter celui d'Haïder-Nagor, ou ville royale, d'Haïder qui l'avait conquise. Cette cité, de temps immémorial une des plus vastes, des plus peuplées, des plus belles de l'Inde, avait acquis un plus grand éclat sous son nouveau souverain. Il en avait fait le siège de son gouvernement. Son principal harem y était fixé. Ses murs renfermaient la plus grande partie de ses trésors. Les grands de son empire y avaient la plupart établi leur domicile. Aucun genre d'agrément ou de grandeur ne lui manquait.

Cette riche proie ne coûta pas un homme aux Anglais. Ils se présentèrent en février, et la place se rendit. La capitulation portait que la propriété des citoyens serait respectée, et que ce qui appartenait au fisc passerait dans les mains du vainqueur. On ne distribua que douze lacks de roupies à l'armée, et le général, qui, dans toutes ses opérations, avait montré une avidité désordonnée, d'accord avec Ghayat-Saïb, gouverneur de la ville, s'empara du reste. Les relations varient sur la partie du butin qu'il s'appropriâ. Les unes le font monter à trente, les autres à quarante-huit lacks de pagodes, sans compter une immense quantité de diamans et de bijoux. L'étendue de ce brigandage ne fut jamais bien constatée, parce que le frère de Mathews, auquel il avait été confié, fut pris avec son dépôt et massacré par les Mogols.

Beduore soumise, quelques troupes furent détachées pour aller investir Mangalor, l'unique ou le meilleur port du Canara: La place fit d'abord une assez bonne contenance; mais la grosse artillerie, avec de plus grandes forces, étant arrivée, et la brèche se trouvant praticable, ce fut une nécessité de se soumettre. Une marine telle qu'on n'en avait jamais vu se former dans ces mers y prenait de la consistance. Trois vaisseaux de cinquante à soixante canons étaient presque achevés. Sur les chantiers s'en trouvaient un plus grand nombre de grandeurs diverses. Tout ce qu'il fal-

lait pour équiper une flotte nombreuse était assemblé.

Averti de ce qui se passait dans la partie la plus intéressante de la brillante succession qu'il venait de recueillir, Tippto-Saïb se déterminâ à laisser respirer les Anglais au Coromandel pour les aller combattre dans le Malabar. Si Mathews eût été homme de guerre, il aurait occupé les défilés, qui étaient très-bien fortifiés, qu'on regardait comme inexpugnables, et qui auraient préservé de l'invasion la plupart des conquêtes qu'un heureux hasard lui avait données. Son ignorance et sa présomption l'égarèrent. Avec deux mille hommes il ne craignit pas d'attaquer en plaine une armée qui couvrait un terrain immense. Il fut battu comme il devait l'être, et obligé de se réfugier dans Beduore, où, au bout de dix-sept jours de tranchée ouverte, il fut obligé de se rendre le 28 avril. La capitulation portait que les effets publics seraient restitués. Pour éluder cet engagement, le général autorisa les officiers à exiger du trésorier tout l'argent dont ils croiraient avoir besoin. Les caisses se trouvèrent bientôt sans une roupie. Indigné de cette basse supercherie, le vainqueur fit mettre Mathews aux fers, où il périt de poison ou de misère avec ses principaux associés, en punition des cruautés et des vexations qu'ils avaient commises dans tous les lieux où ils avaient porté leurs pas ensanglantés.

Une terreur panique ayant saisi les Anglais

qui gardaient les gorges des montagnes, et ceux qui à leur voisinage formaient les garnisons des places fortes, le sultan, tranquille pour ses derrières, put conduire ses troupes victorieuses à Mangalor et en entreprendre le siège. Après bien des travaux, bien des dangers et bien des pertes, les Français, qui faisaient la principale force de son armée, étaient parvenus à faire une brèche aux murailles, et se disposaient à donner l'assaut, lorsque la nouvelle de la paix entre leur patrie et la Grande-Bretagne arriva au camp. Vainement on employa les plus puissans moyens de séduction pour engager ces braves gens à continuer leur service; ils ne voulurent pas même rester dans l'armée. Leur retraite fit abandonner un projet qui ne pouvait réussir que par leur intelligence et leur intrépidité. L'année suivante, l'Inde entière, trop long-temps dévastée, vit cesser les divisions qui la déchiraient. Depuis cette heureuse époque le Malabar a été sans trouble.

Les Danois, les Hollandais, les Français, les Portugais, les Mogols, occupent quelques postes sur cette longue côte. Plusieurs de ces nations y furent autrefois plus ou moins puissantes. Avec le temps, leur influence s'y est réduite à rien ou à peu de chose. Quatre souverains en ont successivement partagé l'empire.

xxxii.
Royaume de
Travancor.

Le moins redoutable et le plus pacifique d'entre eux est l'état de Travancor, qui s'étend quarante lieues sur les rivages de l'Océan, depuis le cap

Comorin jusqu'à Cochin. Il fut long-temps très-obscur. Vraisemblablement il ne dut qu'à sa pauvreté la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparèrent du Maduré. Un monarque qui monta sur le trône vers 1730, et qui l'occupa près de quarante ans, donna à cette couronne une dignité qu'elle n'avait jamais eue. C'était un homme d'un sens exquis et profond. Il recevait d'un de ses voisins deux ambassadeurs, dont l'un avait commencé une harangue prolixie, que l'autre se disposait à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce prince avec un visage austère. Son règne ne fut taché que par une faiblesse. Il était naïve, et se trouvait humilié de ne pas appartenir à la première des castes. Dans la vue de s'y incorporer autant qu'il était possible, il fit fondre en 1752 un veau d'or, y entra par le mufle, et en sortit par la partie opposée. Ses édits furent datés depuis du jour d'une si glorieuse renaissance; et, au grand scandale de l'Indostan, il fut reconnu pour brame par ceux de ses sujets qui jouissaient de cette grande prérogative.

Par les soins d'un Français nommé Lanoye, ce roi était parvenu à former l'armée la mieux disciplinée qu'on eût jamais vue dans l'Inde. Avec ces forces il comptait, dit-on, conquérir le Malabar entier; et peut-être le succès aurait-il couronné son ambition, si les nations européennes ne l'eussent traversée. Malgré ces obstacles il

réussit à reculer considérablement les frontières de ses provinces, et, ce qui était beaucoup plus difficile, à rendre ses usurpations utiles à ses peuples. Au milieu du tumulte des armes, l'agriculture fut encouragée, l'industrie s'accrut, les impositions continuèrent à être modérées, il y eut toujours de l'argent dans les caisses publiques; et, ce qui est peut-être sans exemple dans l'Asie, cet ordre de choses s'est perpétué.

Deux comptoirs européens, dont l'objet principal est l'achat du poivre, ont été formés dans le Travancor. La loge des Danois est à Coleschey; et celle des Anglais, beaucoup plus active, se trouve placée à Anjinga, à l'embouchure d'une petite rivière obstruée par des sables durant une grande partie de l'année.

Territoire d'Anjinga, tu n'es rien! mais tu as donné naissance à Éliza. Un jour ces entrepôts de commerce, fondés par notre avarice sur les côtes d'Asie, ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais, si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront: « C'est là que naquit Éliza Draper; » et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil, « et qu'elle y naquit de parens anglais ».

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma dou-

leur et mes larmes! Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire! laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espèce humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami sans te connaître, sois un moment le mien; ta douce pitié sera ma récompense.

Éliza finit sa carrière dans la patrie de ses pères, à l'âge de trente-trois ans. Une âme céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre: Telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira son souffle à lui, et Éliza mourut.

Auteur original, son admirateur et son ami, ce fut Éliza qui t'inspira tes ouvrages, et qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Stern, tu n'es plus, et moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Éliza; tu la pleureras avec moi; et si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurais pleuré avec elle.

Les hommes disaient qu'aucune femme n'avait autant de grâce qu'Éliza. Les femmes le disaient aussi. Tous louaient sa candeur, tous louaient sa sensibilité, tous ambitionnaient l'honneur de la connaître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignorait.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devait sans doute cet accord presque

incompatible de volupté et de décence qui accompagnait toute sa personne , et qui se mêlait à tous ses mouvemens. Le statuaire qui aurait eu à représenter la volupté l'aurait prise pour modèle; elle en aurait également servi à celui qui aurait eu à peindre la pudeur. Cette âme, inconnue dans nos contrées, le ciel sombre et nébuleux de l'Angleterre n'avait pu l'éteindre. Quelque chose que fit Élixa, un charme invincible se répandait autour d'elle. Le désir, mais le désir timide la suivait en silence. Le seul homme honnête aurait osé l'aimer, mais n'aurait osé le lui dire.

Je cherche partout Élixa, je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissait? Dieux, qui épuisâtes vos dons pour former une Élixa, ne la fites-vous que pour un moment, pour être un moment admirée, et pour être toujours regrettée!

Tous ceux qui ont vu Élixa la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? Ceux qui ont connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avait accordée, ne me diront-ils pas? Elle n'est plus, et tu vis!

Élixa devait quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour s'asseoir à côté de moi et vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étais promise! quelle

joie je me faisais de la voir recherchée des hommes de génie, chérie des femmes du goût le plus difficile? Je me disais, Élixa est jeune, et tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance! ô renversement de toutes les probabilités humaines! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre et à mourir seul!

Élixa avait l'esprit cultivé; mais cet art on ne le sentait jamais. Il n'avait fait qu'embellir la nature; il ne servait en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisait plus; à chaque moment elle intéressait davantage. C'est l'impression qu'elle avait faite aux Indes; c'est l'impression qu'elle faisait en Europe. Élixa était donc très-belle? Non; elle n'était que belle; mais il n'y avait point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle était la seule comme elle.

Élixa a écrit; et les hommes de sa nation qui ont mis le plus d'élégance et de goût dans leurs ouvrages n'auraient pas désavoué le petit nombre de pages qu'elle a laissées.

Lorsque je vis Élixa, j'éprouvai un sentiment qui m'était inconnu. Il était trop vif pour n'être que de l'amitié; il était trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une passion, Élixa m'aurait plaint, elle aurait essayé de me ramener à la raison, et j'aurais achevé de la perdre.

Élixa disait souvent qu'elle n'estimait personne

autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Éliza s'occupait de son ami, et je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grâce et de sa vertu ! Il me semble du moins l'entendre. « Cette muse sévère qui te regarde, « me dit-elle, c'est l'Histoire, dont la fonction « auguste est de déterminer l'opinion de la posté-
« rité. Cette divinité volage qui plane sur le globe, « c'est la Renommée, qui ne dédaigna pas de « nous entretenir un moment de toi : elle m'ap-
« porta tes ouvrages, et prépara notre liaison par « l'estime. Vois ce phénix immortel parmi les
« flammes : c'est le symbole du génie qui ne « meurt point. Que ces emblèmes t'exhortent
« sans cesse à te montrer le défenseur *de l'hu-
« manité, de la vérité, de la liberté.* »

Du haut des cieus, ta première et dernière patrie, Éliza, reçois mon serment. *Je jure de ne pas écrire une ligne où l'on ne puisse reconnaître ton ami.*

xxxiii.
Le Canara
conquis par
Haïder-Aly.

Au nord de Travancor est le Canara, la contrée la plus fertile du Malabar. Elle eut long-temps des maîtres particuliers, et prospéra sous leur sage administration. Une femme altière qui la gouvernait depuis la mort de son époux refusa de remettre l'autorité à l'héritier légitime, parvenu à l'âge prescrit par les lois ou par les usages. Pour obtenir justice, le jeune prince s'adressa à

Haïder, dont les exploits guerriers occupaient alors l'Indostan entier. Ce conquérant, qui, dans l'espoir d'étendre ses relations de commerce et de politique, désirait passionnément une propriété sur les rivages de l'Océan, fit acheter son appui par la cession de Mangalor et d'une lisière de pays qui s'étendait depuis le Maïssour jusqu'à ce port. Le traité avait été entièrement exécuté, lorsque la mère et le fils, réconciliés, formèrent un complot contre la vie d'un ambitieux qu'ils regardaient comme leur commun oppresseur. Averti à temps du danger qui le menaçait, Haïder fit périr les conspirateurs, s'appropriâ les trésors accumulés depuis plusieurs siècles, et réunit cet état florissant à ses autres usurpations. La facilité qu'il avait trouvée dans l'exécution de ses projets lui inspira, en 1766, le dessein d'asservir ou de rendre tributaires les petites principautés voisines ; et il en vint aisément à bout.

Ses plus utiles instrumens dans cette occasion furent les Mapelets. C'étaient les descendants de quelques Arabes qui avaient eu autrefois commerce avec des femmes indiennes, et s'étaient fort multipliés dans cette partie du Malabar, où ils étaient les principaux marchands, les banquiers les plus actifs et les seuls navigateurs. Les services qu'ils avaient rendus à Haïder, les services qu'il en attendait leur méritèrent sa confiance. Cette faveur les enhardit à exiger le paiement des sommes immenses qui leur étaient dues par les